

Tous droits de traduction et reproduction
réservés pour tous pays
© Florence CLERFEUILLE – FADM – 2017

ISBN 979-10-95023-08-1

Chloé sortit de chez sa grand-mère en claquant la porte. Un geste qu'elle regretta aussitôt : Mamyvonne ne méritait pas ce genre de démonstration d'humeur. En même temps, elle aurait presque souri de satisfaction : le bruit du lourd panneau de bois à lui seul lui faisait le plus grand bien. Déjà, elle se sentait plus calme. Même si ça bouillonnait toujours à l'intérieur.

Deux surdoués dans ma bagnole, rien que ça ! Me voilà bien ! Heureusement que Montpel n'est qu'à une heure de route !

Sac sur l'épaule, la jeune fille se dirigeait à grands pas vers sa voiture. Sa cacahuète, comme elle disait. Une vieille Clio vert foncé dont la peinture avait fané et commençait à s'écailler de partout, surtout sur le toit. Mais Chloé s'en foutait : c'était la sienne et elle y tenait. C'était grâce à elle qu'elle était libre d'aller et venir comme bon lui semblait. Enfin, tant qu'elle avait de l'argent pour mettre de l'essence dans le réservoir...

Pas d'ouverture centralisée des portières sur ce genre de vieux modèle. Il fallait mettre la clé dans la serrure. Parfois, Chloé croisait des regards

surpris autour d'elle lorsqu'elle le faisait : en 2012, qui en était encore réduit à ouvrir sa voiture en mettant une clé dans la serrure ? C'était une pratique du siècle précédent !

Eh oui, sa Clio avait été construite avant le début du XXI^e siècle... Exactement l'année de sa naissance, en 1994. Autant dire qu'elles étaient faites pour s'entendre.

En souriant, Chloé s'installa au volant. Lorsqu'elle claqua la portière, l'attrape-rêves qu'elle avait suspendu à son rétroviseur se mit à osciller doucement.

« Na-na-na-na... Catch me if you can... » se mit-elle à fredonner.

C'était plus fort qu'elle. Pourtant, elle n'aimait pas particulièrement M. Pokora. On pouvait même dire qu'elle ne l'aimait pas du tout ! Mais les paroles de cette chanson lui venaient toujours naturellement aux lèvres quand elle voyait son attrape-rêves bouger.

Son smartphone connecté à la prise USB de son autoradio, elle démarra sa playlist préférée, puis se ravisa.

« C'est ma voiture ; ils vont pas me faire chier », grommela-t-elle en changeant de répertoire.

Puis elle tourna la clé de contact et démarra.

« Louise ! Jules ! Chloé est arrivée ! » cria Jacqueline en bas de l'escalier.

— On arrive ! répondirent deux voix en même temps.

— Tu veux boire un café avant de prendre la route ?

— Non, merci, j'en ai déjà pris un chez Mamie. »

En fait, Chloé aurait volontiers pris le temps de s'arrêter chez Jacqueline et Charles. Elle les adorait et leur rendait souvent visite lorsqu'elle était à Lodève. Mais là, hors de question de laisser à ses deux passagers le temps de traîner. Elle allait leur montrer qui était aux commandes ! Déjà qu'on lui imposait leur présence, elle n'allait pas en plus être aimable.

« C'est sympa de ta part de ramener Louise et Jules à Montpellier », dit Charles en souriant.

La jeune fille ne releva pas. Sympa, tu parles. Comme si c'était elle qui l'avait décidé. Comme si on lui avait laissé le choix. Comme si elle avait eu la possibilité de dire non...

Son silence et la moue qui l'accompagnait ne surprirent ni Charles ni Jacqueline et ils s'abstinrent de tout commentaire supplémentaire.

En haut de l'escalier, des bruits diffus se firent entendre. Claquements de porte ou de tiroir, crissements de roulettes en plastique sur le plancher, grincements, jurons...

« Vous y arrivez ? s'inquiéta Charles. Il faut venir vous aider ?

— Non, non, c'est bon ! répondit une voix de garçon un peu haut perchée.

— T'inquiète, Papy, on gère ! » approuva une voix féminine agacée.

Jacqueline fronça les sourcils.

« On gère ? En général, ça veut dire au contraire qu'ils ne gèrent rien du tout ! Je vais voir ce qui se passe. »

Dix bonnes minutes passèrent encore avant que Louise et Jules apparaissent enfin en bas des marches, la première tenant une valise à roulettes par la poignée, le second muni d'un énorme sac de voyage dont les anses lui tiraient les épaules en arrière.

« Ses majestés sont prêtes ? grinça Chloé. On peut enfin y aller ?

— Oh, ça va ! riposta Louise. Y'a pas le feu, non plus ! »

Jacqueline et son mari échangèrent un regard désolé : décidément, rien ne changeait. Les filles grandissaient, mais continuaient à se détester cordialement.

Enlacés sur le trottoir, devant leur maison, Jacqueline et Charles regardaient leurs petits-enfants monter dans la voiture de Chloé. Celle-ci, installée au volant, avait déjà branché son téléphone et démarré le moteur. Sans doute encore une façon de bien montrer que les deux autres la faisaient attendre.

« Sois prudente ! ne put s'empêcher de lancer Jacqueline.

— Je le suis toujours », répondit Chloé.

Sur sa droite, un éclat de rire à peine étouffé fit monter son énervement d'un cran, mais elle n'en montra rien. Ce n'est que lorsque le couple enlacé eut disparu de ses rétroviseurs qu'elle réagit.

« Quelque chose à redire à ma conduite ?

— Non ! Penses-tu...

— Vas-y, développe. »

Louise eut un sourire narquois.

« Rappelle-moi depuis combien de temps tu avais ton permis quand tu t'es fait gauler pour excès de vitesse ? »

Chloé serra les dents. Décidément, cette petite salope savait toucher là où cela faisait mal...

Elle n'avait les résultats de son examen que depuis cinq jours et circulait toujours avec le document temporaire fourni par la Préfecture quand elle s'était fait flasher à cinquante-six kilomètres-heure sur un boulevard de Montpellier. Cinquante-six compteur ; cinquante et un retenus.

Pour un malheureux petit kilomètre-heure de trop, elle s'était fait avoir : un point en moins alors qu'elle n'en avait déjà que six en tant que jeune conductrice. Et quatre-vingt-dix euros d'amende. La poisse intégrale. Comme si elle ne devait pas assez d'argent à sa mère comme cela...

Et cette connasse de Louise qui venait remuer le couteau dans la plaie ! La Clio n'avait pas encore rejoint l'autoroute que sa conductrice fulminait déjà intérieurement.

Manquerait plus que je me prenne un autre PV aujourd'hui... Je suis sûre qu'elle est capable de me porter la poisse, cette andouille !

Machinalement, la jeune fille lança la playlist programmée sur son smartphone. La voix de Florence Welch, la chanteuse de Florence and the Machine s'éleva dans l'habitacle, entraînant aussitôt un rugissement de désespoir du côté du siège passager.

« Pas ça ! » gémit Louise.

Toute sa bonne humeur retrouvée, Chloé s'engagea en souriant sur la bretelle d'accès à l'autoroute.

Elle aussi, quand elle le voulait, pouvait appuyer là où cela faisait mal !

Après avoir ostensiblement enfoncé des écouteurs dans ses oreilles, Louise s'était mise à chantonner. Jules leva les yeux au ciel : la situation allait encore dégénérer.

Discrètement, il pressa l'épaule de sa sœur, côté portière, en lui lançant un regard d'avertissement dans le miroir du pare-soleil. Louise lui fit un clin d'œil et se mit à chanter de plus en plus fort.

Dans un crissement de freins et de pneus, la Clio stoppa alors net sur la bande d'arrêt d'urgence.

« Putain, mais t'es carrément givrée ! » hurla Louise, blême.

Chloé ne répondit pas tout de suite. Elle avait agi sous le coup de la colère, sans même prendre le temps de vérifier qu'aucun véhicule ne la suivait de trop près avant de freiner en catastrophe. Les coups de klaxon furieux qui avaient accompagné sa manœuvre lui avaient alors fait prendre conscience des risques encourus. Et maintenant, avec les voitures qui passaient à côté d'elle à cent trente kilomètres-heure, presque à la frôler, elle sentait son cœur battre à tout rompre.

Décidément, elle me fait toujours faire des conneries. C'est pas possible !

Prenant une grande inspiration, elle s'obligea à ralentir le rythme de ses pulsations. Les doigts crispés sur le volant, au bout de quelques longues secondes, sans même regarder ses passagers, elle prit la parole.

« Maintenant, tu la fermes. Si tu l'ouvres encore une fois... Une seule fois ! Je te laisse en plan au bord de l'autoroute. »

Louise la regardait, les yeux exorbités. Encore sous le coup de la frayeur. La fermer ? Et puis quoi, encore ? De quel droit se permettait-elle de lui parler de cette façon ? ! Mais avant qu'elle ouvre la bouche, Jules avait déjà répondu.

« C'est bon, Clo, t'énerve pas. Louise va la fermer. Évidemment. On n'a pas envie de faire du stop en plein milieu de l'autoroute. »

Tout en parlant, l'adolescent fusillait sa sœur du regard. Louise se le tint pour dit.

Maintenant, il fallait redémarrer. Pas si simple. La circulation n'était pas trop chargée, mais quand même : il fallait arriver à prendre suffisamment de vitesse sur la bande d'arrêt d'urgence pour pouvoir s'insérer dans la circulation sans trop de risques.

Concentrée sur son rétroviseur extérieur, Chloé attendait le bon moment. La trouée suffisamment longue pour permettre à sa vieille Clio d'atteindre les cent-dix kilomètres-heure.

Enfin, ce fut le bon moment. Lorsqu'elle eut repris une place normale dans la circulation, la jeune fille exhala un long soupir de soulagement. Ses passagers aussi. Aucun d'entre eux ne l'aurait reconnu, mais ils avaient eu une sacrée trouille.

Rien qu'au souvenir de la façon dont la Clio avait été ballottée par les remous d'air au passage des quelques semi-remorques qui les avaient doublés, tous se sentaient encore trembler.

Petit à petit, pourtant, Chloé se détendit. Sa manœuvre avait été dangereuse, bien sûr, mais elle avait permis d'obtenir un résultat quasi miraculeux : non seulement Louise ne prononçait plus un mot, mais c'était à croire qu'elle s'abstenait même de respirer, tellement elle était discrète !

Si cela n'avait pas été si dangereux, Chloé se serait bien aventurée à renouveler l'expérience à l'avenir.

Finalement ravie, en gage de bonne volonté et parce qu'elle se sentait tout de même un peu mal à l'aise, elle changea de playlist. Un bon vieux Deep Purple emplît tout l'habitacle.

*We all came out to Montreux
On the Lake Geneva shoreline
To make records with a mobile
We didn't have much time
Frank Zappa and the Mothers
Were at the best place around
But some stupid with a flare gun
Burned the place to the ground*

Smoke on the water, fire in the sky

Smoke on the water

Un peu de rock allait faire du bien à tout le monde. D'ailleurs, quelques secondes à peine s'écoulèrent avant que les trois jeunes gens se mettent à chanter.

Comment en était-elle arrivée à réagir de façon aussi excessive, d'ailleurs ?

À vrai dire, depuis toujours ou presque, le simple fait de se trouver en présence de Louise suffisait à agacer Chloé. Pour ne pas dire plus.

Agacer, énerver, mettre en boule, exaspérer, faire exploser... Selon l'humeur et les jours, tout était possible. Pourtant, leurs mères étaient les meilleures amies du monde. Leurs grands-mères aussi. La logique aurait donc voulu qu'elles aussi s'entendent à merveille.

Mais la logique, c'était l'affaire de Louise. Pas la sienne.

Cette petite conne l'avait toujours fait chier. Avec sa façon de la regarder fixement sans rien dire. Comme si elle ne la trouvait pas assez intelligente pour lui adresser la parole.

Le vrai problème, c'était ça : l'intelligence de Louise. Accessoirement celle de Jules. Dont on avait bassiné les oreilles de Chloé pendant des années. Depuis que le père de Louise avait détecté des « prédispositions » chez sa fille. Elle avait alors trois ans et Chloé quatre. Cette dernière n'avait jamais oublié la scène.

Les deux familles étaient réunies à Lunas, autour des deux inséparables qu'étaient Jacqueline et Maryvonne, dans la propriété dont Jacqueline avait hérité à la mort de son père, trois ans plus tôt.

Isabelle (la fille de Jacqueline) et son mari Maxime étaient là, avec Louise et Jules. Ce dernier n'avait que quelques jours et c'était pour célébrer sa naissance que les deux familles s'étaient retrouvées. Elena (la fille de Maryvonne) et son compagnon Benoît complétaient l'assemblée, avec Chloé et Clovis.

Lorsqu'elle évoquait ce souvenir, la jeune fille s'attardait toujours un peu sur son père Benoît. C'était sans doute l'une des dernières occasions où ils s'étaient retrouvés tous les quatre, heureux. Après, les choses avaient vite dégénéré entre ses parents. Y avait-il un lien de cause à effet ? Chloé n'aimait pas se poser la question. Elle avait trop peur de la réponse.

Pourtant, il lui semblait bien que ce jour-là, quelque chose s'était brisé autour d'elle.

Ils étaient tous dehors, sur la terrasse qui avait été aménagée lors de l'été précédent. Les adultes prenaient le café après avoir partagé le repas de midi. Jules s'était endormi dans les bras d'Isabelle, mais celle-ci ne voulait pas le poser. Elle le gardait serré contre son sein, ses doigts caressant doucement ceux, minuscule, du nourrisson.

« Il est beau », répétait-elle sans arrêt, s'attirant à chaque fois les moqueries des autres.

Chloé s'en souvenait parce qu'elle-même était subjuguée par la petitesse de ce nouveau-né. Quand son frère Clovis était né, elle n'avait que deux ans, et peu de souvenirs de cette époque-là. Oui, son frère était plus petit qu'elle. Mais là... Ce nouveau bébé, ce Jules, il n'était pas petit, il était minuscule ! À peine plus grand que sa poupée préférée, Alice.

Installés à l'ombre, sur une couverture, les enfants jouaient entre eux. Ou plutôt les uns à côté des autres, comme le font les tout petits. Clovis s'affairait à entasser des cubes pour former une tour de plus en plus haute, qui finirait par le dépasser en taille si tout ne s'écroulait pas avant. Chloé observait le bébé d'Isabelle, les mains autour de ses genoux. Et Louise...

« Regardez ! s'était écrié Maxime, si fort que Chloé avait sursauté. Louise a fait le puzzle toute seule ! »

Aussitôt, les autres adultes s'étaient intéressés à l'enfant prodige. Celle-ci, indifférente à l'intérêt qu'elle suscitait, retourna ledit puzzle d'un geste vif avant de le refaire en un tour de main. Prouvant par la même occasion que sa réussite n'était pas le fait du hasard.

Les exclamations qui avaient suivi avaient résonné dans le cœur de Chloé comme autant de pointes venimeuses. Son puzzle. C'était son

puzzle que Louise avait fait. Sans lui demander avant si elle était d'accord pour le lui prêter.

Serrant plus fort ses bras autour de ses genoux, elle avait fini par croiser le regard de son père. Benoît lui souriait. Après avoir avalé les dernières gouttes de son café, il était venu vers elle et l'avait soulevée de terre comme si elle ne pesait pas plus qu'une plume.

« On va voir les chevaux ! » avait-il lancé à la cantonade.

Et ils avaient laissé derrière eux l'insupportable Louise et ses admirateurs.

Depuis ce jour mémorable (en tout cas, qui avait marqué durablement et douloureusement sa mémoire) Chloé n'avait pas pu s'empêcher de ressentir un agacement croissant à la simple présence de Louise. Pourtant, objectivement, il n'y avait pas forcément toujours de quoi.

Par exemple, ce fameux jour, la fillette n'avait pas volontairement attiré l'attention sur elle. Elle jouait seulement. Tranquillement. Sans rien demander à personne. Sans chercher à se faire remarquer. D'ailleurs, ce n'était pas vraiment dans sa nature de vouloir susciter l'intérêt des autres. Au contraire : le plus souvent, elle recherchait le calme et la solitude.

Mais c'était compter sans son père.

Depuis ce fameux jour à Lunas, Maxime Pinson était persuadé d'avoir engendré un génie et ne laissait passer aucune occasion de le faire

remarquer. Gonflant son poitrail de mâle, il racontait sans cesse à qui voulait bien l'entendre (et même et surtout à ceux qui ne le voulaient pas) les exploits de sa fille. Innombrables, bien sûr ! Son égo en était sans doute flatté, mais celui de Chloé était devenu allergique à toute espèce d'allusion à celle qu'on aurait voulu lui faire passer pour une presque sœur.

Dans ses jeux d'enfant, l'ennemi qu'on réduisait en miettes ou qu'on enfermait dans un donjon dont même le plus futé des princes en goguette ne retrouverait jamais la clé avait le visage de Louise.

Celle-ci, indifférente aux louanges de son père comme à l'hostilité croissante de Chloé, arpentait son monde intérieur constellé de pourquoi sans se départir d'un regard un peu flou. On découvrirait plus tard qu'en fait, elle était myope.

Enfin, un défaut dans cette perfection !

Isabelle avait bien tenté de ramener son mari à un peu plus de raison, mais quand Jules avait grandi et qu'il s'était avéré que lui aussi semblait posséder des dispositions particulières, il était devenu impossible de réfréner l'enthousiasme du père. Deux surdoués ! Il avait engendré deux surdoués...

Jacqueline, la mère d'Isabelle, regardait tout cela avec circonspection. Dubitative. Si elle-même avait sauté une classe à l'école primaire parce qu'elle était en avance sur les autres, elle ne s'était jamais sentie tellement différente. Et si quelquefois on l'avait affublée de cette étiquette de surdouée, cela n'avait jamais eu de grandes conséquences. En tout cas, elle n'en avait jamais retiré le moindre soupçon de complexe de supériorité. Et l'idée que ses petits-enfants pussent se laisser aller à ce travers lui déplaisait au plus haut point.

« Arrête de traiter tes enfants comme des singes savants ! lançait-elle régulièrement à son gendre. Laisse-les vivre comme n'importe quels enfants !

— Mais ce ne sont pas n'importe quels enfants ! s'offusquait Maxime. Ils sont bien plus intelligents ! »

En désespoir de cause, les deux femmes avaient décidé de demander l'aide de Maryvonne. Après tout, celle-ci était institutrice. Elle saurait peut-être faire entendre raison au père des petits ?

En professionnelle attentive qu'elle était, Maryvonne n'avait pas attendu les démonstrations de fierté de Maxime pour remarquer les évidentes capacités de compréhension de Louise. La façon dont la petite écoutait tout ce qu'on lui disait, la richesse de son vocabulaire dès qu'elle s'était mise à parler... Il était évident que la petite avait « quelque chose ».

En la regardant, l'institutrice souriait, se remémorant une autre petite fille qu'elle avait rencontrée il y avait bien longtemps : Louise était la digne petite-fille de Jacqueline.

De Jacqueline et de Charles, car lui aussi était clairement doté d'un cerveau au fonctionnement atypique. Ce qui était moins évident de la part de Maxime. Certes, il était enseignant-chercheur en géographie à l'université Paul Valéry. Là même où Charles endossait désormais le rôle de doyen, après y avoir enseigné les lettres pendant des années. Mais il avait suivi un parcours scolaire, puis universitaire, tout à fait conventionnel.

Bref, celui qui en parlait le plus n'était pas forcément celui qui aurait le plus dû se targuer

d'avoir engendré des surdoués : si raisons génétiques il y avait, elles étaient manifestement à chercher plutôt du côté maternel. Et Maryvonne avait bien l'intention de remettre le géniteur à sa place.

« On ne dit plus surdoués, aujourd'hui, commença-t-elle. Parce que ça a une connotation élitiste qui pourrait leur donner la grosse tête. Et parce que ça laisse entendre que tout est facile pour eux. Or ce n'est pas le cas.

— Ah bon ? s'étonna Maxime. Pourtant, avec les facilités qu'ils ont...

— Ce ne sont pas des facilités, comme tu dis, c'est un mode de fonctionnement différent. D'ailleurs, même le terme d'enfant précoce qu'on utilise de plus en plus n'est pas très bon. Il laisse penser que ces enfants sont en avance sur les autres... et partant, qu'ils vont forcément réussir à l'école.

— C'est le cas, non ?

— Détrompe-toi : à la fin du collège, il y en a la moitié qui sont en échec scolaire.

— En échec scolaire ?! Mais comment c'est possible ?

— Ils s'ennuient en classe. Ils assimilent tout tellement vite qu'ils ont l'impression de ne rien apprendre. Là où la plupart des autres ont besoin d'entendre une information sept fois avant de la retenir, eux n'ont besoin que d'une seule. Du coup, ils rêvassent, n'écoutent plus... mais

arrivent quand même à suivre avec le peu qu'ils captent. Jusqu'à ce que leur mémoire d'éléphant ne leur suffise plus et qu'ils aient besoin de travailler pour garder le niveau. Comme ils ne savent pas faire, ils décrochent. Et si personne n'est là pour les repêcher à temps, c'est foutu.

— Tu en as déjà repêché, comme tu dis, des enfants comme ça ?

— Oui. Moi, j'ai la chance d'avoir grandi avec Jacqueline, alors je sais ce que c'est qu'un enfant précoce. »

Maxime avait failli s'étrangler.

« Jacqueline ? La mère d'Isabelle ?

— De quelle autre Jacqueline veux-tu que je parle ? s'était amusée Maryvonne.

— C'est que... Je n'avais jamais entendu dire qu'elle était surdouée. Elle n'a pas fait d'études et elle s'est mariée très jeune...

— Et donc tu en as déduit que c'était une imbécile.

— Pas du tout ! s'était-il récrié, gêné, mais de là à imaginer que...

— Elle a appris à lire toute seule, à quatre ans, avant d'entrer à l'école. Ce qui a poussé notre institutrice à lui faire sauter une classe. »

L'air interloqué de Maxime ravissait Maryvonne au plus haut point.

« Je ne savais pas... finit-il par articuler. Pourquoi personne ne me l'a jamais dit ?

— Peut-être parce que ce n'est pas très important ? Ce n'est pas ça qui constitue une

personne. Il n'y a pas de raison d'en faire étalage. »

Le jeune père était resté muet un moment. Lorsqu'il avait repris la parole, il avait perdu de sa morgue.

« Si je comprends bien, ce n'est pas forcément une bonne chose d'être surdoué.

— Précocité, Maxime. Précocité. Ou zèbre, parce qu'il vaut mieux essayer d'en rire. On ne dit plus surdoué. Et ce n'est ni une bonne chose ni une mauvaise chose. C'est quelque chose avec lequel il faut apprendre à composer. Parfois, ça facilite la vie. Parfois, ça la complique. Les enfants peuvent être cruels avec ceux qui sont différents, quelle que soit leur différence. Et un enfant précoce fonctionne différemment. Toujours. Certains le cachent bien, volontairement ou pas, et arrivent à se couler dans le moule. D'autres n'y arrivent pas. »

Finalement, c'est la voix pleine d'inquiétude que Maxime avait poursuivi.

« Et Louise, tu penses qu'elle s'en tirera comment ?

— Elle a cinq ans, c'est un peu tôt pour le savoir ! Tout ce que je peux te dire, c'est que généralement, les filles s'en sortent mieux que les garçons sur ce coup-là : elles savent mieux passer inaperçues. »

De fait, jusque-là, Louise suivait une scolarité normale puisqu'elle venait d'intégrer la grande

section, et ses précédentes institutrices n'avaient rien noté de particulier.

« Tous les enseignants ne sont pas au fait de cette problématique. S'ils n'ont jamais été confrontés à la précocité intellectuelle, s'ils n'ont jamais pris la peine de s'y intéresser, ils n'y connaissent rien. C'est bien le drame ! Ne pas repérer un enfant précoce dans sa classe, ça devrait être une faute professionnelle. Dans les faits, les parents doivent souvent se battre contre des enseignants aveugles ou bornés qui ne veulent rien entendre sous prétexte qu'ils sont professionnels. »

Maryvonne n'avait pas d'exemple particulier en tête lorsqu'elle avait eu cette discussion avec Maxime, mais elle n'aurait pas pu mieux prévoir l'avenir !

Cette année-là, pendant les vacances de Pâques, Louise avait harcelé sa mère jusqu'à ce que celle-ci accepte de lui apprendre à lire.

« Je ne suis pas institutrice ! s'était défendue Isabelle.

— Eh bien, demande à Mamyvonne. Elle saura, elle, comment m'apprendre à lire. »

Vexée, Isabelle avait au contraire décidé de se débrouiller toute seule. Sur un vide-grenier, elle était fort opportunément tombée sur une vieille méthode de lecture de cours préparatoire. Le livre datait des années soixante.

« Lire, c'est lire. Si les gamins des années soixante arrivaient à apprendre avec ce bouquin, il n'y a pas de raison que Louise n'y arrive pas... »

Sans rien dire à personne, et surtout pas à Maxime, qui n'avait pas besoin de ça pour s'imaginer déjà sa fille en prix Nobel, la jeune femme avait donc pris les choses en main. Chaque jour, pendant la sieste de Jules, elle s'attablait avec Louise et le livre.

La méthode paraissait simple et logique. En tout cas, elle lui rappelait certains souvenirs. B et A égale BA ; B et E égale BE ; et ainsi de suite.

C'était d'une logique imparable et Louise avalait les pages et les sons à la vitesse de la lumière. Enfin, presque. Voilà qu'elle aussi se mettait à exagérer...

Lorsque les deux semaines de vacances furent terminées, la petite fille retourna à l'école avec plaisir. Avec le sentiment d'avoir enfin appris quelque chose. Mais à la maison. En classe, c'était une autre histoire...

À la fin du mois de mai, alors qu'elle venait chercher sa fille à la sortie de l'école, accompagnée de Jules, Isabelle fut interpellée par la maîtresse.

« Vous auriez quelques minutes à m'accorder ?
— Bien sûr. »

Laissant Louise s'amuser dans la cour sous la surveillance de l'ATSEM¹, les deux femmes entrèrent dans la salle de classe. Aussitôt assise, l'institutrice s'adressa à la jeune mère.

« Louise m'a dit que vous lui aviez appris à lire pendant les vacances de Pâques. »

Isabelle acquiesça sans donner plus de précisions. Elle avait suffisamment souvent entendu Maryvonne s'agacer du comportement de certains de ses collègues pour savoir que les relations entre les parents et les enseignants n'étaient pas toujours faciles... et que rares étaient les enseignants qui ne voyaient pas d'un mauvais œil le fait que des parents marchent sur leurs

¹ Agent territorial spécialisé des écoles maternelles. On utilise parfois à tort le terme d'assistante maternelle.

platebandes. Mais l'institutrice qui lui faisait face semblait faire partie de ces oiseaux rares : elle n'avait pas l'air de s'offusquer d'apprendre que son élève avait acquis des connaissances en dehors de sa classe.

« C'est elle qui vous l'a demandé ?

— Oui. Elle voulait travailler pendant les vacances. Et elle voulait savoir lire.

— Je ne suis pas étonnée. Louise est une enfant particulièrement vive et je ne pense pas lui avoir appris grand-chose au cours de cette année scolaire. En fait, je me disais...

— Oui ?

— Vous ne le savez peut-être pas, mais il y a des tests de niveau, en début d'année scolaire, en classe de CE2. Et je pensais les faire passer à Louise.

— En classe de CE2, vous dites ? Mais elle n'est qu'en grande section !

— Et elle devrait passer en CP à la rentrée, je sais. Mais je suis sûre qu'elle s'y ennuiera. D'autant plus maintenant qu'elle sait lire. D'ici la rentrée, je n'ai aucun doute : elle sera parfaitement à l'aise avec la lecture. Elle pourrait tout à fait passer directement en CE1.

— Mais là, c'est de CE2 que vous me parlez.

— Parce qu'il n'existe pas de test à l'entrée en CE1. Aussi, je pensais lui faire faire celui-là. Pour avoir une meilleure idée de ses capacités. Est-ce que vous êtes d'accord ? »

Prise de cours, Isabelle bafouilla.

« Oui. Enfin, je pense. Pourquoi pas... »

L'institutrice sourit.

« Très bien. Je m'en occuperai, alors. Et nous verrons ensuite ce qu'il conviendra de faire à la rentrée prochaine. »

Sur le chemin du retour, Louise avait questionné sa mère.

« Qu'est-ce qu'elle t'a dit, la maîtresse ? »

— Qu'elle ne t'avait pas appris grand-chose pendant l'année.

— C'est vrai, reconnut la fillette en hochant la tête. On n'a fait que s'amuser. L'année prochaine, à la grande école, tu crois que je vais commencer à travailler pour de vrai ?

— Sans doute. Mais la maîtresse m'a aussi dit qu'elle allait te faire passer des tests pour voir ton niveau.

— Des tests ? Qu'est-ce que c'est ?

— Des exercices. Il y en aura de toutes sortes : des très faciles et des trop compliqués pour toi. Tu feras ce que tu pourras. Et ça permettra à ta maîtresse de savoir dans quelle classe tu seras le mieux l'année prochaine. D'accord ?

— D'accord ! » avait souri l'enfant.

À Montpellier, Chloé déposa ses passagers dans l'appartement que Louise allait occuper pendant l'année scolaire. Celui-là même dans lequel sa mère avait logé pendant ses études. Lorsque les propriétaires avaient décidé de le vendre, alors qu'Isabelle préparait sa licence, son père Charles l'avait acheté. Et plus tard, il lui en avait fait donation.

Chloé n'avait pas cette chance. Et elle ne pouvait pas s'empêcher d'en éprouver une pointe de jalousie qui l'agaçait au plus haut point. Envier, ne serait-ce qu'un tout petit peu, cette enfoirée de Louise n'était pas digne d'elle-même ! Elle aurait dû être bien au-dessus de ça. Mais elle n'y arrivait pas.

Pourtant, tout bien considéré, elle n'avait pas à se plaindre. Elle avait obtenu une place en résidence universitaire. Un studio meublé à Savary 1. C'était un peu plus petit que chez Louise, mais tout à fait confortable, avec une vraie salle de bains, et pas une espèce de cabine de douche de camping-car vert pomme comme dans Savary 2. Et puis, il y avait un balcon. Rien que pour cela, elle était aux anges.

D'ailleurs, chez elle, Louise n'en avait pas.

Après un bac STD2A², qu'elle avait préparé à Lodève, au lycée Joseph Vallot, Chloé démarrait un BTS design graphique option médias numériques au lycée Jean Monnet. Tout près de Savary. À dix-huit ans, armée de son permis de conduire tout neuf (elle l'avait passé dans la semaine qui avait suivi les résultats du bac) elle se sentait prête à partir à la conquête de la grande ville.

Domage que les covoiturages imposés avec Louise fassent partie du menu...

La fille d'Isabelle, évidemment, avait passé un bac S. Qu'elle avait obtenu avec mention très bien. Ce que Maxime avait fêté en grande pompe et claironné sur tous les toits pendant des jours. Pour le plus grand agacement des deux adolescentes : Chloé parce que tout ce qui concernait Louise lui mettait les nerfs en pelote, et Louise parce qu'elle avait toujours du mal à assumer ce statut de génie que son père s'évertuait malgré tout à vouloir lui faire endosser...

Bref, après une telle réussite (qui n'avait surpris personne) la jeune fille avait opté pour une classe préparatoire MPSI³ au lycée Joffre. Son père avait longtemps espéré qu'elle opterait plutôt pour une Première année commune aux études de santé (il rêvait d'une fille médecin, ou mieux :

² Sciences et technologies du design et des arts appliqués.

³ Mathématiques, physique et sciences de l'ingénieur.

chirurgienne) mais si Louise ne l'avait jamais contrarié dans ses espoirs, elle n'avait pas exaucé son souhait non plus !

Après cette prépa, elle verrait bien. Mais en tout cas, une chose était certaine : elle ne serait jamais médecin. Elle n'avait pas envie de côtoyer des malades (pour ne pas dire des gens) toute la journée.

Les sciences, c'était ce qui lui convenait le mieux. Elle pouvait utiliser toutes les ressources de son cerveau. Passer des heures sur ses équations sans être dérangée par personne. Vivre dans sa bulle.

Louise avait toujours été une enfant solitaire, plus encline à se plonger dans des livres ou dans des réflexions aussi profondes qu'improbables qu'à se confronter avec ses congénères. De toute façon, ceux-ci ne recherchaient pas spécialement sa compagnie. Alors, pourquoi se forcer ?

Les enfants de son âge l'ennuyaient. Les plus jeunes l'exaspéraient. Les plus vieux ne s'intéressaient pas à elle. Dans ces conditions, autant rester seule.

Surtout qu'il y avait Jules.

Jules, le petit frère qui lui ressemblait tellement.

Très tôt, les deux enfants s'étaient reconnus. Ils sortaient du même moule, c'était évident. Et pas seulement parce qu'ils avaient les mêmes parents, mais parce qu'ils fonctionnaient de la

même manière, riant aux mêmes traits d'humour, s'intéressant aux mêmes sujets.

En clair, ils vivaient sur la même planète. Se soutenant l'un l'autre lorsqu'il le fallait. Se rassurant l'un l'autre aussi : ils n'étaient pas si anormaux que cela puisqu'ils étaient deux dans la même galère.

D'ailleurs, ils avaient peu ou prou suivi le même itinéraire, chacun sautant une classe : le CE1 pour Jules, le CP pour Louise. Comme sa grand-mère Jacqueline quarante-cinq ans plus tôt. Mais pas avec la même facilité du point de vue de l'Éducation nationale !

Pourtant, les choses avaient plutôt bien commencé.

Après lui avoir fait passer les fameux tests de début de CE2, l'institutrice de Louise avait demandé à rencontrer ses parents. Maxime y avait vu le signe d'une réussite éclatante. La suite lui avait donné raison.

« Je savais que Louise se débrouillerait très bien, mais j'avoue qu'elle m'a malgré tout surprise !

— C'est-à-dire ? s'était inquiétée Isabelle.

— C'est-à-dire qu'elle a obtenu des résultats tout à fait conformes à la moyenne. »

Maxime avait froncé les sourcils. La moyenne ? Sa fille devait être largement au-dessus.

« La moyenne des élèves à l'entrée en CE2, avait précisé l'institutrice. Autrement dit, avec deux ans de plus que Louise. »

Cette fois, Maxime s'était carré sur sa chaise en exhalant un long soupir de satisfaction. Sa fille était bel et bien un génie.

Isabelle, de son côté, s'affola.

« Vous n'allez tout de même pas la faire passer directement de Grande section en CE2 ?!

— Je ne pense pas que ce soit une bonne chose, en effet. Mais elle pourrait entrer en CE1, si vous n'y voyez pas d'inconvénient. Elle a tout à fait le niveau requis.

— Et pourquoi y verrions-nous un inconvénient ?! s'enthousiasma Maxime. C'est une excellente idée !

— Je pense aussi que c'est un bon compromis. Votre fille serait plus stimulée intellectuellement. Ce dont elle a, je suis sûre, manqué cette année, puisqu'elle a voulu apprendre à lire avec vous. J'ai votre accord ?

— Bien sûr !

— À tous les deux ? »

Le « oui » d'Isabelle fut plus hésitant. Elle savait bien, pourtant, que sa propre mère avait connu la même chose, mais elle ne pouvait pas s'empêcher d'être inquiète.

Mais qu'est-ce qui te prend ? se morigéna-t-elle intérieurement. Tout va bien se passer, voyons !

Louise avait donc été inscrite en cours élémentaire première année pour la rentrée suivante. L'instituteur en charge de cette classe venant d'arriver, Isabelle décida d'aller le rencontrer la veille de la rentrée pour lui parler de sa fille.

« Il faut quand même le prévenir que Louise arrive de Grande section et qu'elle risque de présenter des lacunes par rapport aux autres. »

Maxime avait haussé les épaules. Il ne voyait pas l'intérêt d'une telle rencontre. L'instituteur se rendrait bien compte lui-même des capacités de sa fille. Et si celle-ci présentait des lacunes, comme disait sa mère, en début d'année, il était évident qu'elle les comblerait avant la fin du premier trimestre !

Maryvonne, de son côté, avait encouragé la jeune femme dans sa démarche.

« Meilleures sont les relations entre les parents et l'enseignant, mieux les choses se passent pour l'enfant. Et puis, c'est bien que le maître connaisse le parcours de ses élèves. »

Isabelle s'était donc présentée sereine et optimiste devant Jean-Michel Ratski.

C'était un petit homme à l'allure bonhomme, souriant derrière une fine moustache, qui lui fut tout de suite sympathique.

« Je suis venue vous parler de ma fille Louise, que vous allez avoir en CE1.

— Elle a des problèmes ?

— Non, pas du tout ! Enfin, je ne pense pas qu'elle en ait... Mais je voulais vous prévenir qu'elle arrive de Grande section. La décision a été prise de lui faire sauter une classe, mais je ne sais pas comment cela va se passer. Il faudra peut-être que vous soyez un peu plus vigilant avec elle au début. Pour vous assurer que tout va bien. »

Le sourire, sur le visage de l'instituteur, s'était figé.

« Et, si je puis me permettre, qui a décidé de lui faire sauter une classe ?

— Mais... Son institutrice. Avec notre accord, bien entendu.

— Son institutrice ?

— Oui. Votre collègue.

— Elle exerce depuis longtemps ? »

La question surprit Isabelle. Quel rapport cela pouvait-il avoir avec le saut de classe de Louise ?

« Je ne sais pas exactement. Une demi-douzaine d'années, je pense. Elle est assez jeune.

— Je vois... Vous savez, il est extrêmement rare qu'un enfant ait besoin de sauter une classe. Même quand ses parents sont persuadés d'avoir un génie à la maison ! »

L'image de Maxime s'imposa à Isabelle. Heureusement qu'il n'était pas là pour entendre Ratski tourner ses certitudes en dérision.

« J'exerce ce métier depuis quinze ans, reprit l'instituteur, et je n'ai jamais eu d'élève dans cette situation. Bien sûr, certains parents ont voulu pousser leurs enfants, mais...

— Ce n'est pas du tout notre cas, s'empressa de préciser Isabelle. Nous ne voulons pas du tout pousser notre fille à quoi que ce soit. Simplement, elle a appris à lire avec moi l'année dernière...

— Et vous dites que vous ne voulez pas la pousser ?!

— Mais c'est elle qui voulait apprendre à lire ! Je ne lui ai rien imposé ! »

Le sourire de Ratski devenait de plus en plus aigre et Isabelle sentit la moutarde lui monter au nez. L'homme le perçut sans doute car il choisit de temporiser.

« Écoutez, j'ai une classe à double niveau : CP et CE1. Je vais mettre votre fille en CE1 comme prévu. Et nous verrons bien... Si elle suit sans problème, elle y restera. Sinon, elle reviendra en CP avec les enfants de son âge. »

« Alors, ce rendez-vous avec l'instit ? » s'enquit Maxime le soir, en rentrant de l'université.

Isabelle fit la moue.

« Au premier abord, il a l'air sympa, mais je ne suis pas sûre que ça se passe bien avec lui cette année...

— Qu'est-ce qui te fait dire ça ?

— Il dit qu'en quinze ans d'enseignement, il n'a jamais vu un seul élève sauter une classe.

— Eh bien, Louise va innover. Où est le problème ?

— Le problème, c'est qu'il aurait dû en voir ! Et que sans avoir jamais vu Louise, il est déjà convaincu qu'elle n'a rien à faire en CE1 et que c'est nous qui voulons en faire un singe savant.

— Il la prend en CE1, oui ou non ?

— Oui, mais...

— Alors, tout va bien se passer. Il verra que Louise a le niveau et basta. »

Isabelle ne répondit pas. Quelque chose lui disait que ce ne serait pas aussi simple...

Chloé n'avait pas voté lors des élections présidentielles du printemps 2012 : elle n'avait pas encore atteint l'âge de la majorité. Il s'en était fallu de quelques mois. Malgré tout, elle avait plus ou moins suivi les différents débats télévisés, passionnément commentés par sa mère et sa grand-mère.

Elena avait en effet hérité de sa mère adoptive un goût prononcé pour la chose publique et une vision humaniste de la société. Toutes les deux avaient violemment rongé leur frein pendant les cinq années de présidence de Nicolas Sarkozy et, comme une majorité de Français, avaient poussé un soupir de soulagement lorsque François Hollande avait été élu pour lui succéder.

Au premier tour, elles avaient pourtant voté l'une comme l'autre pour un autre candidat : Jean-Luc Mélenchon, pour ne pas le citer.

« À gauche, quoi ! » se plaisait à préciser Elena.

Ensuite, entre un candidat socialiste (« plus à gauche depuis longtemps ») et Nicolas Sarkozy, elles avaient choisi « le moins pire ».

« Va savoir, s'était laissée aller à espérer Maryvonne, il va peut-être tenir ses engagements ? »

Le souvenir du désormais célèbre discours du Bourget, lors duquel le candidat avait désigné le monde de la finance comme son adversaire, amenait invariablement un sourire sur ses lèvres. En même temps qu'un espoir fou.

Et puis, il y avait cet engagement 31 : le mariage pour tous.

Si elle n'en avait jamais parlé à personne, Maryvonne n'avait jamais oublié la dernière lettre que lui avait adressée son amie Cristina juste avant de se suicider, quarante ans plus tôt. D'ailleurs, elle l'avait conservée, dans un dossier dédié aux courriers importants.

De temps en temps, il lui arrivait de la relire. Chaque fois, l'émotion lui serrait la gorge. Le souvenir de Cristina était toujours aussi vivace. À tel point que plus d'une fois, elle s'était posé la question : avait-elle été amoureuse de la jeune Espagnole, comme celle-ci l'avait été d'elle-même ?

À l'époque, elle ne s'était pas posé la question. N'avait même pas songé à cette possibilité. Cela ne faisait tout simplement pas partie de sa représentation du monde. Le jour où elle tomberait amoureuse, ce serait forcément, évidemment, naturellement d'un homme...

Ce qui était certain, néanmoins, c'est qu'elle n'avait jamais été aussi en harmonie avec quelqu'un d'autre par la suite. Et qu'elle se sentait désormais proche de la communauté homosexuelle.

Dix ans plus tôt, une assistante sociale qu'elle connaissait à Montpellier lui avait parlé d'un projet auquel elle participait : la création d'un lieu d'accueil pour les jeunes homosexuels rejetés par leur famille. Un lieu dans lequel ils pourraient trouver refuge, le temps de prendre confiance en eux, de se reconstruire, de trouver leur voie.

« Certains se retrouvent à la rue du jour au lendemain, sans un sou, sans autre option que de faire la manche ou de se prostituer pour survivre. »

L'idée que des gens puissent ainsi chasser leur propre enfant à cause de son orientation sexuelle retournait l'estomac de Maryvonne. Chaque fois qu'elle y pensait, elle se sentait au bord de la nausée, l'image de Cristina se tailladant les veines s'incrétant dans sa mémoire.

Après tout, c'était bien ce rejet qui l'avait amenée à se suicider. Plutôt mourir qu'épouser un homme !

La colère et l'indignation lui donnaient envie de hurler. Hurler à la mort comme font les chiens.

Alors elle s'était mise au service du Refuge.

C'était le nom de l'association qui avait été créée par un beau jour de janvier 2003. L'idée trottait dans la tête du jeune fondateur depuis quelques années. Depuis qu'il avait eu vent d'une structure de ce genre en Angleterre. Plus exactement à Manchester.

Après un état des lieux, il avait fallu se rendre à l'évidence : aucune structure équivalente n'existait en France. Pourtant, ici aussi, de jeunes gens homosexuels étaient en butte à l'hostilité de leur famille. Alors il avait commencé à parler de son projet autour de lui. De premières réactions positives n'avaient pas tardé. La machine était lancée.

Il avait pourtant fallu attendre 2005 pour qu'une première solution d'accueil soit mise en place, dans des chambres d'hôtel. C'était le plus simple à mettre en œuvre. A priori le moins coûteux. En tout cas, tant qu'on ne savait pas s'il y aurait vraiment des demandes, il était difficile d'envisager autre chose.

Très vite, pourtant, et malgré une absence quasi totale de communication, il fallut envisager autre chose : les appels au secours affluaient. En France, au XXI^e siècle, même si l'homosexualité n'était plus un délit depuis longtemps, faire son coming out, c'était risquer des représailles.

Un premier appartement avait été acquis par l'association à Montpellier en 2006 : un studio dans lequel des jeunes pouvaient s'installer quelques mois. Le temps de se ressourcer. De

reprendre confiance en eux. De trouver l'énergie de rebondir et d'aller de l'avant.

Maryvonne n'habitait pas Montpellier, mais très vite elle s'organisa pour pouvoir participer à la vie du Refuge.

Sa carrière d'institutrice avait commencé tôt. Aussi, dès 2004, âgée tout juste de cinquante-cinq ans, elle avait pu (et décidé de) prendre sa retraite. Ses enfants, Elena et Rafael, s'étaient d'abord étonnés de cette décision.

« Tu es sûre que tu ne vas pas t'ennuyer ? s'était inquiété son fils. Qu'est-ce que tu vas faire si tu n'as plus d'enfants à accompagner dans la vie ?

— Ce n'est pas parce que je n'aurai plus d'élèves que je ne pourrai plus m'occuper d'enfants, avait rétorqué Maryvonne.

— Tu veux faire du soutien scolaire ? Des cours à domicile ?

— Non. L'enseignement, c'est fini, pour moi. Enfin, dès que je suis à la retraite !

— Alors quoi ? Qu'est-ce que tu as en tête ? »

Pour la première fois, Maryvonne avait parlé du Refuge à ses enfants. Jusque-là, quelque chose l'avait retenue. Elle n'aurait pas su dire quoi. Ni pourquoi. Mais elle n'était pas à l'aise pour le faire. Craignait-elle donc leur réaction ?

L'homosexualité n'avait pourtant jamais été un sujet tabou dans la famille. Plus jeunes, Elena et Rafael avaient entonné à pleins poumons la

chanson de Francis Lalanne : *La plus belle fois qu'on m'a dit je t'aime*. Un texte qui les avait profondément touchés tous les deux, avec son finish en forme de claquement de fouet.

*Aimer les filles, ou les garçons,
Aimer, c'est aimer de toute façon.
Mais...*

*La plus belle fois,
Qu'on m'a dit, je t'aime.
C'était un mec,
Qui me l'a dit.
La plus belle fois,
Qu'on m'a dit, je t'aime.
C'était un mec.*

Elena n'avait que douze ans lorsque le disque était sorti. Rafael dix. Mais comme tous les préados de cette année 1980, ils écoutaient la radio. Les hit-parades.

Pour ses douze ans, Elena avait voulu un lecteur de disques 33 tours et l'album de Francis Lalanne avait été l'un des premiers à rejoindre ses étagères. Alors ?

Face à ses enfants et petits-enfants, en plein repas de famille, Maryvonne avait eu un peu de mal à trouver ses mots. Cette gêne, d'abord, la retenait. Et puis, elle aurait préféré avoir affaire à une seule génération à la fois.

« Allez, Maman, avait insisté Elena, dis-nous à quoi tu penses ! Manifestement, tu t'es déjà trouvé un nouveau cheval de bataille ! »

L'expression avait fait tiquer Maryvonne.

« Cheval de bataille ? Qu'est-ce que tu veux dire par là ? »

Elena, Rafael et sa femme avaient échangé des regards entendus.

« Tu sais bien ! Un truc, un combat, une cause à défendre... Après les petits Coréens ramassés dans les poubelles et les curetages au fond des garages !

— Elena ! avait grondé Maryvonne, les sourcils froncés en désignant ses petits-enfants du menton.

— Relax, Maman, ils s'en foutent, de ce qu'on raconte... »

De fait, Chloé, alors âgée de dix ans, et Clovis, de huit ans, étaient trop occupés à creuser un volcan dans leur assiette de purée pour se préoccuper de la conversation des adultes qui les accompagnaient.

« Quand même... Tu sais que je n'aime pas quand tu parles comme ça. »

Elena avait souri en posant sa main sur celle de sa mère.

« C'est affectueux, tu le sais bien. Je suis ravie que tu aies un jour décidé de ramasser les petits Coréens dans les poubelles, tu le sais aussi !

— Oui, mais je n'aime pas que tu le dises comme ça. »

Rafael avait interrompu la discussion.

« Bon, alors, c'est quoi, ton idée ? Tu nous en parles ou tu fais des cachotteries ?

— Il y a une association, à Montpellier, qui s'est créée l'année dernière et qui veut s'occuper des jeunes homosexuels qui ont des problèmes avec leur famille.

— Le Refuge ?! s'était étonnée la femme de Rafael. Tu en fais partie ? »

Pour le coup, l'étonnement était des deux côtés.

« Oui. Et toi ? Comment tu les connais ?

— Ben, je te rappelle que je suis éduc spé !

— Mais tu travailles avec des autistes.

— Et alors ? Ça ne m'empêche pas de me tenir au courant de ce qui se passe ailleurs... et de connaître des collègues qui font tout à fait autre chose ! Quand Nicolas a créé l'association, il a enquêté auprès des travailleurs sociaux pour avoir une idée de la situation en France.

— En tout cas, s'était amusé Rafael, Elena avait raison pour le cheval de bataille : tu t'es trouvé un nouveau combat ! »

Huit ans plus tard, l'association montpelliéraine avait essaimé un peu partout en France : des délégations s'étaient ouvertes à Paris, Marseille, Lyon, Toulouse, Lille... Sur l'ensemble de la France, quatre-vingts places d'hébergement étaient disponibles. Mais ce n'était jamais assez.

Désormais, Maryvonne ne s'occupait donc plus de jeunes enfants ; elle consacrait son temps libre et son énergie à des adolescents.

Formée à l'écoute par l'association, elle était rapidement devenue un pilier de l'accueil des nouveaux arrivants. Sa franchise, son sourire, ce regard à la fois tendre et acéré qu'elle posait sur le monde pouvaient avoir raison de toutes les réticences.

En famille aussi, elle exerçait ses dons. Chaque fois que les Pagès et les Tournemire-Perrier se retrouvaient, les cinq plus jeunes finissaient invariablement par l'entourer.

« T'as vraiment un truc avec les mômes... » disait rêveusement Rafael.

— Ils ne sont pas si compliqués, tu sais ! répliquait sa mère. Si tu voulais te donner la peine de leur adresser la parole, tu t'en rendrais compte.

— Je sais pas m'y prendre avec eux. Et je vois bien qu'ils m'apprécient pas beaucoup.

— Tu ne sais pas t'y prendre, comme tu dis, parce que tu n'as jamais vraiment essayé. Si tu avais des enfants, je suis sûre que tu t'en sortirais très bien.

— Il t'est jamais venu à l'idée que si j'en avais pas, c'était justement parce qu'il y a incompatibilité d'humeur entre les mômes et moi ?

— N'importe quoi ! Les mômes, comme tu dis, sont comme les adultes. Il suffit de leur parler normalement, de ne pas les prendre pour des imbéciles, de répondre à leurs questions, et tout va bien.

— Justement, les questions, moi, ça m'emmerde. Pourquoi le ciel est bleu ? Et pourquoi l'herbe est verte ? Et pourquoi j'ai pas le droit de manger que ce que j'aime ? Pourquoi, pourquoi, pourquoi... Ils n'ont que ce mot-là à la bouche ! »

Maryvonne avait souri.

« Je me souviens d'un petit garçon qui utilisait beaucoup ce mot-là, justement !

— Ben, il faut croire qu'il m'aurait fait chier, ce gamin-là ! » avait conclu Rafael avant qu'un éclat de rire les unisse tous les deux.

Maryvonne adorait ses petits-enfants : Chloé et Clovis. La première avait toujours été physiquement la copie conforme de sa mère. Ses

origines asiatiques sautaient donc aux yeux. Clovis, par contre, avait hérité des cheveux châtain bouclés et des yeux grands ouverts de son père. Les gens qui les rencontraient pour la première fois avaient souvent du mal à imaginer que ces deux-là puissent être frère et sœur.

Lorsque leurs parents s'étaient séparés, les petits et leur mère étaient venus vivre quelque temps chez Maryvonne.

Elena, qui travaillait comme chef de projet dans une société de services informatiques, avait préféré quitter Montpellier, où elle vivait depuis le début de ses études. Trop de souvenirs la reliaient à cette ville. Et quoi qu'elle ait pu en dire à cette époque-là, l'idée même de rester dans la même ville que Benoît, son ex, lui était insupportable.

De toute façon, il ne voyait les enfants qu'un week-end sur deux et la moitié des vacances. Et encore : souvent, il trouvait des prétextes pour passer son tour.

« Du moment qu'il verse la pension alimentaire qu'il me doit, c'est tout ce qui compte, grognait Elena lorsque Maryvonne évoquait ces forfaits répétés.

— Pour toi, peut-être, mais les enfants ont besoin de leur père.

— C'est toi qui me dis ça ?! Rappelle-moi quel père on a eu, Raf et moi ?!

— Ce n'est pas la même chose. Vous n'aviez pas de père à voir, il ne pouvait pas vous manquer. Là, les petits savent que Benoît existe.

— C'est tout juste ! Clovis, en tout cas, il est trop petit pour avoir vraiment des souvenirs.

— Raison de plus pour qu'il s'en fabrique ! »

Finalement, Elena avait trouvé une maison à acheter à Clermont-l'Hérault. En cette année 1999, l'immobilier était au plus bas et comme elle n'était pas trop exigeante sur le confort, elle put acquérir une maison de village à rénover.

C'était un bon compromis. Assez proche de Montpellier, où elle travaillait toujours et où elle pouvait avoir à amener les enfants chez leur père. Et tout aussi proche de Maryvonne, à Lodève.

Un dernier argument de poids avait joué dans la balance : c'était à Clermont-l'Hérault qu'Isabelle et Maxime avaient acheté une maison l'année précédente !

Car si Elena avait déjà changé de compagnon plusieurs fois depuis sa séparation d'avec Benoît, elle restait fidèle à son amitié de toujours. Comme sa mère. Toutes les quatre avaient d'ailleurs toujours grand plaisir à se retrouver.

Pourtant, il y avait une ombre à ce tableau idyllique.

Cette ombre, c'était l'animosité évidente qui séparait les filles de la génération suivante : Chloé et Louise.

Lorsque la seconde était née, un an tout juste après la première, tout le monde s'était laissé emporter par l'élan de deux générations successives. Les filles seraient les meilleures amies du monde, à n'en pas douter !

Cette certitude était tellement ancrée dans l'esprit de tous qu'il leur avait fallu un certain temps pour ouvrir les yeux et réaliser que les choses ne se passaient pas tout à fait comme on les avait prévues...

Jusqu'aux dix ans de Chloé, une espèce de statu quo avait pourtant régné.

Suite au saut de classe quelque peu tumultueux de Louise, les fillettes s'étaient retrouvées dans la même classe et, trop occupées à s'en réjouir, les mères n'avaient pas remarqué que les premières concernées n'avaient pas l'air de trouver cette situation particulièrement agréable.

Pendant l'été qui avait précédé cette rentrée-là, Elena avait expliqué à Chloé que Louise allait désormais se trouver dans la même classe qu'elle.

« Elle s'ennuie avec les enfants de son âge. Ce qu'ils font est trop facile pour elle. Alors, la maîtresse l'a fait changer de groupe. Tu verras, ça sera super ! »

La petite n'avait pas vraiment réagi. Mais elle ne voyait vraiment pas ce qu'il pouvait y avoir de super à passer toutes ses journées avec la fille de l'amie de sa mère. Elle la voyait bien assez comme ça en dehors de l'école !

En repensant à cette période, Isabelle ne pouvait s'empêcher pour sa part de ressentir un énervement qui frisait la rage. Ce Ratski, quel con ! Rien que d'évoquer son nom lui donnait des envies de meurtre.

Après leur première rencontre, le moins que l'on puisse dire, c'est qu'elle s'était méfiée du type. Maxime, qui était bien placé pour savoir que sa femme pouvait s'emporter en moins de temps qu'il n'en fallait à un être humain normal pour ouvrir la bouche, avait essayé de temporiser.

« Il ne te connaît pas, le mec. Et il ne connaît pas Louise non plus. Il se méfie. C'est normal ! Quand tu es instit, tu dois en voir passer, des parents barjots...

— Ouais, ben tu ne l'as pas entendu, le mec, justement... M'est avis qu'il m'a surtout prise pour une andouille.

— Ce que tu n'as pas aimé.

— Évidemment ! T'aurais aimé, toi ?!

— Allez, calme-toi. Je suis sûr que ça va bien se passer... »

Le lendemain, jour de rentrée scolaire, les deux parents avaient accompagné leur fille à l'école. Maxime s'était libéré pour l'occasion. Elena aussi. Tous les trois s'étaient retrouvés à regarder leurs filles entrer dans la cour de récréation. Chloé, qui connaissait déjà l'établissement pour y avoir suivi les cours de CP l'année d'avant, avait été chargée de guider

Louise. Mais elle avait refusé de lui donner la main.

Le soir, en rentrant de sa journée de travail à Montpellier, Elena était passée récupérer ses enfants chez Isabelle. Cette dernière s'adonnait à la peinture depuis qu'elle avait abandonné la faculté de lettres, en cours d'année, sans même avoir pris la peine de valider sa maîtrise.

« De toute façon, elle me servira à rien. J'ai aucune envie d'enseigner ! » avait-elle lancé à Charles, son père biologique.

Celui-ci avait eu du mal à accepter ce choix. Il l'imaginait déjà enseignante à ses côtés.

« C'est ta vie et je ne veux rien t'imposer, avait-il fini par lancer. Mais je suis déçu. »

Les deux s'étaient jaugés du regard. Le menton relevé, les yeux braqués sur ceux de son père, Isabelle tenait bon. Hors de question de montrer qu'elle se sentait blessée par la déception de celui qui lui faisait face. Charles, de son côté, se sentait éprouver de l'admiration pour la jeune fille qui lui faisait face, défendant ses choix. Mais pour rien au monde, il ne le lui aurait montré.

« Et sinon, tu vas gagner ta vie comment ?

— J'ai trouvé un petit boulot de caissière pour assurer le minimum vital. Une vingtaine d'heures par semaine. Ça va me laisser le temps nécessaire pour peindre.

— Peindre ?

— Tu sais bien que je prends des cours depuis deux ans. Mon prof dit que je suis douée. Et il m'a parlé de deux petites galeries qui pourraient être intéressées par ce que j'ai envie de faire. J'ai jusqu'à la fin de l'année pour produire suffisamment d'œuvres pour intégrer une expo. C'est pour ça que j'arrête les cours.

— Quand même, tu aurais pu terminer ton année et passer tes exams. Et avoir une maîtrise en poche.

— J'ai déjà une licence. C'est pas si mal. Et je veux pas perdre de temps. La vie, c'est pas toujours aussi long qu'on l'imagine. »

Charles n'avait pas insisté. Il savait à quoi Isabelle faisait référence.

Quelques semaines plus tôt, Patrick Tournemire, l'homme qui avait élevé la jeune fille et dont elle n'avait découvert que trois ans plus tôt qu'il n'était pas son géniteur, était mort. Dans l'exercice de ses fonctions, comme on disait.

Son régiment avait été affecté à l'opération Épervier, sur le sol tchadien. Isabelle ne s'en était pas émue plus que cela : Patrick était militaire ; il était normal qu'il parte dans un pays instable. C'était ce qu'il faisait depuis toujours. D'ailleurs, il avait déjà passé plusieurs mois au Tchad quelques années plus tôt, dans le cadre d'une autre opération, baptisée Manta. L'idée même qu'il puisse ne pas revenir ne lui avait pas traversé l'esprit.

D'ailleurs, lorsqu'il était parti, elle lui avait à peine dit au revoir.

Et puis, il y avait eu ce coup de fil. Ce rendez-vous à la caserne. Patrick Tournemire était mort et les mots n'avaient aucun sens. À vingt et un ans, Isabelle avait pris de plein fouet (en pleine gueule) la fragilité de la vie, la soudaineté de la mort, la chute libre des sentiments.

Et cette culpabilité qui refusait de la quitter.

Isabelle n'avait jamais eu une haute opinion de l'homme qui l'avait élevée. Sans doute encore moins depuis qu'elle savait qu'il n'était pas son père biologique et qu'il avait sombré dans l'alcool. Alors, il avait eu beau réussir à se soigner et à reprendre sa place au sein de l'armée en moins de six mois, elle n'avait rien vu là d'exceptionnel.

Sa façon d'accepter, sans rien dire ou presque, la décision de Jacqueline de divorcer n'avait pas redoré son blason auprès d'Isabelle. Ce père-là était un loser. Rien à voir avec l'autre, le vrai.

Et puis, il y avait eu l'enterrement. Les honneurs que l'armée française s'était sentie obligée de rendre à son soldat disparu. Les témoignages de ceux qui avaient côtoyé Patrick sur les terrains de mission qu'il avait arpentés. Et Isabelle avait découvert qu'on louait unanimement ses compétences, son sang-froid, son esprit de corps.

« C'était quelqu'un sur qui on pouvait compter. Vous pouvez être fière de lui. Lui, en tout cas, l'était. Il nous parlait souvent de vous. »

Combien de fois avait-elle entendu ces phrases ? Trop pour ne pas sentir la morsure du remords. Là, dans la poitrine, du côté du cœur. Comme un pincement qui se rappelait à son mauvais souvenir.

Quelle conne... Comment j'ai fait pour rien comprendre à ce point ? Tellement préoccupée par mes petites rancœurs perso... J'avais de la merde dans

les yeux, oui ! Même pas fichue de voir qu'il m'aimait...

Debout devant la tombe, où reposait déjà son grand-père paternel, elle avait tenté de demander pardon à ce père incompris. Il faut croire qu'il ne l'avait pas entendue. Ou que la mort n'avait rien changé au fait qu'ils n'arrivaient pas à se comprendre. Le remords était toujours là.

En tout cas, c'était là aussi qu'elle avait décidé d'abandonner la fac et de se consacrer à la peinture. Tant pis si c'était dur. Tant pis si ça dérangeait autour d'elle. Elle trouverait un petit boulot alimentaire et se débrouillerait. Son studio lui appartenait désormais ; elle n'aurait pas besoin de grand-chose pour vivre.

Elena avait bien sûr été la première à savoir. Elle n'avait rien dit ou fait pour la décourager. Isabelle lui en était reconnaissante. Elle savait que tout le monde ne la comprendrait pas. Alors, elle avait cherché un boulot avant d'aller plus loin. Et dès qu'elle eut signé son contrat de caissière, elle annonça sa décision à Charles. Puis à Jacqueline.

« Je veux pas attendre pour tenter ma chance. Quand on attend, des fois, c'est trop tard. On n'est même plus là pour essayer.

— Je comprends », avait simplement dit sa mère avant de lui tendre les bras.

La jeune fille s'était serrée contre elle. Fort. Plus fort qu'elle ne l'avait jamais fait.

« Patrick t'aimait, tu sais. Mal, sans doute, mais il t'aimait. »

Alors, seulement, des larmes avaient coulé sur ses joues.

Chloé avait intégré avec enthousiasme le lycée Jean Monnet. Dès sa visite de l'établissement avec Elena, le jour des portes ouvertes de l'établissement, elle avait eu un coup de cœur pour l'endroit.

Ses bâtiments comme éparpillés sur une pelouse. Sa géode entourée de cyprès. Le cosmopolitisme évident des élèves...

Assis par terre, devant les grilles, des jeunes gens vêtus dans le plus pur style baba cool, bonnet rasta posé sur une touffe de dreadlocks, jouaient de la guitare. Après les avoir croisés, Chloé et sa mère avaient été guidées dans l'établissement par un autre élève, de la filière Négociation Relation Client selon ses dires. Lui portait le costume et la cravate.

« J'adore l'ambiance ! avait glissé la jeune fille à sa mère dès qu'elles avaient été seules.

— Surtout les musiciens à l'entrée, je suppose, avait souri Elena.

— On ne peut rien te cacher ! »

Contrairement à sa mère, la jeune fille avait toujours eu une appétence certaine pour les arts de façon générale. Elle aimait dessiner, mais aussi

modeler, faire des collages, griffonner sur tous les supports. Elle aimait particulièrement quand Isabelle lui parlait de ses toiles. Et celle-ci le faisait d'autant plus volontiers que sa propre fille à elle, Louise, ne s'y intéressait absolument pas. Elle était, selon les dires de sa mère, d'un « cartésianisme affligeant » !

Quand Chloé avait décidé de préparer un bac STD2A, Isabelle s'était montrée ravie. Elle savait que la jeune fille réussirait, que cette voie lui apporterait beaucoup de satisfactions personnelles.

Elena avait été moins enthousiaste : l'exemple d'Isabelle lui avait assez montré ce que c'était que de consacrer sa vie à l'art, quelle que soit sa forme. S'il n'y avait pas eu Maxime, avec son salaire d'enseignant-chercheur, le couple n'aurait jamais pu aller s'installer à Saint-Guilhem-le-Désert comme il l'avait fait au début des années 2000. Isabelle exposait régulièrement et vendait ses toiles, mais de là à pouvoir assurer la vie d'une famille...

Étonnamment, c'était de Maxime, justement, que Chloé avait reçu le plus de soutien. Lui qui avait trouvé les arguments pour convaincre Elena de soutenir sa fille dans ses choix.

« De toute façon, de nos jours, même quand on fait des études poussées, on n'est pas sûr de trouver du boulot...

— C'est ce que tu dis à tes étudiants ?!

— Je le leur dis, oui. Plus ils regardent les choses en face, mieux ils sont armés pour s'en sortir !

— Et donc ?

— Et donc, tant qu'à faire, autant se lancer dans quelque chose qu'on aime. Et qu'on peut exercer tout seul. Comme ça, on n'a même pas besoin de chercher un employeur : on est son propre patron. »

Au cours de son année de Terminale, Chloé avait longuement hésité avant d'entrer ses choix dans Admission post-bac, le logiciel d'orientation de l'Éducation nationale. Elle voulait continuer à se former, mais dans quelle filière ? Selon quelles modalités ? Et surtout : où ?

Finalement, c'était la visite du lycée Jean Monnet qui l'avait convaincue. Et maintenant, elle y était élève.

Sur le parking de l'établissement, tout en fermant sa vieille Clio à clé, elle ne pouvait s'empêcher de sourire un peu bêtement. C'était tellement génial d'avoir obtenu son premier choix !

« C'est quoi, ce sourire béat ? T'es amoureuse ou quoi ? lança, ironique, un jeune homme qui arrivait en même temps qu'elle.

— Même pas ! Pourquoi ? Tu croyais que j'avais flashé sur toi ? »

Erwan était dans la même classe que la jeune fille et ne passait pas inaperçu avec ses cheveux

teints en bleu. Il ramena en arrière une mèche qui lui tombait devant les yeux et la toisa quelques secondes avant de lui répondre.

« Vaut mieux pas pour toi : moi, il y a que les mecs qui m'intéressent.

— Eh ben ! Au moins, comme ça, c'est clair, pas d'ambigüité ! »

Et sans plus de façons, Chloé passa son bras sous celui du jeune homme, l'entraînant vers le portail du lycée.

En quelques semaines, ils deviendraient les meilleurs amis du monde.

Alors que Chloé se retrouvait dans une classe à peu près paritaire (elle comptait quatorze filles pour dix garçons), Louise se sentait un peu esseulée dans son groupe : elles n'étaient que deux filles à avoir choisi cette filière de prépa maths.

Les sciences pour les garçons, les lettres et les sciences sociales pour les filles : les vieux clichés avaient la vie dure... À se demander, même, s'ils ne reprenaient pas du poil de la bête : certains domaines, comme l'informatique, très féminisés dans les années 1990, redevenaient très masculins.

Louise se fichait de ces stéréotypes. Elle aimait les maths et n'allait certainement pas s'interdire de les étudier au prétexte que la plupart des autres filles n'avaient pas envie de le faire ! De toute façon, elle n'avait jamais été comme les autres filles. Pourquoi est-ce que cela commencerait maintenant ?

D'ailleurs, les garçons de sa classe s'en fichaient aussi. Enfin, la plupart. Il y en avait bien deux ou trois qui avaient l'air de trouver dégradant de se retrouver aux côtés de Louise et de Marine, l'autre fille de la classe, mais pas plus. Et ils évitaient de trop la ramener. Tant qu'ils ne connaissaient pas leur niveau, ils évitaient de se faire repérer. On ne savait jamais !

Ce qui avait l'air de les déranger plus, ces deux ou trois-là, c'était de côtoyer des « pas comme eux ». Karim, Abdel et Abdoulaye n'avaient pas la tête de l'emploi. Pas la bonne couleur. L'élite de la nation, comme on se plaisait à les nommer, se devait d'être blanche. Mâle si possible, mais surtout blanche.

En tout cas, son âge n'était un problème pour personne. C'était même un non-événement. Après tout, ils étaient quatre à avoir un an d'avance. Il y avait même un élève qui en avait deux.

Louise découvrait ce que cela faisait d'être dans la norme. Et elle n'arrivait pas à déterminer si c'était une bonne chose ou pas.

Le jour de la Toussaint, comme souvent, Jacqueline et Maryvonne réunirent leurs deux tribus à Lunas. La maison était grande et tout le monde avait plaisir à s'y retrouver.

À la mort de son père, en 1995, alors qu'elle-même était âgée de quarante-cinq ans, Jacqueline avait hérité de la propriété. Depuis, comme lorsqu'elle était jeune fille, elle prenait plaisir à y venir le plus souvent possible et à monter à cheval. Il n'y avait guère eu que pendant ses années de mariage avec Patrick Tournemire qu'elle avait évité l'endroit.

En fait, dès la mort de celui-ci, elle avait commencé à revenir à Lunas. À la demande de son père. Il fallait quelqu'un pour monter Tonnerre ; le pur-sang avait besoin d'exercice et Jacques Berthet n'avait plus la forme physique nécessaire. Alors, il en avait chargé sa fille.

Cela n'avait pas été simple pour l'ancien militaire, qui avait toujours du mal à accepter le divorce de Jacqueline....

Celle-ci se rappelait avec la plus grande acuité ce jour de mai 1988. Il y avait alors un an que Charles était revenu dans sa vie, et si sa première

visite à Lodève s'était soldée par un long silence de sa part, il n'en avait pas moins réussi à tout bousculer sur son passage.

Alors que Patrick soignait son alcoolisme dans une clinique spécialisée, pendant l'été 1987, Isabelle avait amené sa mère à Montpellier.

« Tu as envie de le revoir, avait-elle dit. Pourquoi t'en priver ?

— Tu sais bien pourquoi, Isa : je suis mariée.

— Et alors ? Le divorce, ça existe, non ? Tu sais très bien que tu ne t'es pas mariée avec la bonne personne.

— Mais ton grand-père...

— Bon sang, Maman, grandis, un peu ! Oublie Pépé ! Pense à toi. Et à Charles ! »

Jacqueline s'était laissé faire. Après tout, une petite visite à Montpellier ne tirerait pas à conséquence... Mais c'était sans compter avec le charisme et les capacités de séduction de Charles.

Et avec son désir à elle.

Dès leur arrivée à Montpellier, Isabelle avait téléphoné à son père.

« Maman est là avec moi. Elle voudrait te voir. Tu viens la chercher ou tu préfères que je te l'amène ?

— J'arrive !

— À moto ?

— Évidemment ! Je n'ai pas d'autre véhicule.

— Alors, ça va pas être possible : elle est en robe. Je te l'amène. »

Après quelques indications de la part de Charles (Isabelle n'était jamais allée chez lui), les deux femmes avaient repris la voiture. Isabelle s'était inquiétée de l'air affolé de sa mère.

« Ça va pas ? »

— Tu n'aurais pas dû lui dire que je voulais le voir.

— Pourquoi ? C'est pas vrai ?

— Si, mais...

— Alors, il y avait aucune raison de pas le dire. Il va pas te manger, tu sais...

— Je sais. Enfin, je suppose... Mais c'est tellement... »

Ne trouvant pas ses mots, Jacqueline secouait la tête en faisant des gestes désordonnés des mains. Profitant d'un feu rouge, Isabelle avait posé l'une des siennes sur le bras de sa mère.

« Arrête de t'inquiéter. Ça va bien se passer. »

Jacqueline avait hoché la tête, bien incapable de prononcer le moindre mot. Mon Dieu, qu'était-elle donc en train de faire ? Était-elle devenue folle ? Les yeux fermés, elle n'avait pas réalisé qu'Isabelle venait de se garer sur un trottoir. Lorsqu'elle les avait rouverts, étonnée d'entendre le moteur de la voiture s'arrêter, un homme la regardait de l'autre côté de la vitre. Mais pas n'importe quel homme.

Charles était là, avec ses cheveux tirant désormais sur le poivre et sel et des rides en forme de patte d'oie au coin des yeux. Et elle sut que plus rien ne serait comme avant.

Avait-elle jamais pu se passer de lui ?

Très vite, l'évidence lui avait sauté aux yeux : elle devait quitter Patrick. Mais comment faire ? Le malheureux s'était brillamment sorti de sa dépendance à l'alcool, pour le plus grand bonheur de sa mère (et à la plus grande surprise de tout le monde) et il avait repris le chemin des opérations militaires à l'étranger.

Le quitter maintenant, ce n'était pas convenable.

« Convenable ? s'était agacé Charles. C'est tout ce que tu cherches, dans la vie, à être convenable ?!

— Non, bien sûr, mais il y a quand même des choses qui ne se font pas.

— Oh oui, des tas ! Comme de refuser d'épouser un homme qu'on aime depuis vingt ans ! »

Car Charles, pour la bousculer et la forcer à prendre une décision, avait renouvelé sa demande en mariage. Vingt années s'étaient écoulées depuis la première. C'était une belle façon de célébrer cet anniversaire !

Jacqueline avait été émue au-delà de tout ce qu'elle aurait pu imaginer. Il est vrai que Charles, dans son style, n'avait pas fait les choses à moitié.

Comme ils se voyaient désormais régulièrement, l'une de ses premières actions avait

été d'acheter à Jacqueline toute la panoplie nécessaire pour circuler avec lui sur sa moto.

Dès le premier trajet, la jeune femme s'était sentie revivre. Retrouver la sensation de ses dix-sept ans. À l'époque, Charles n'avait qu'une petite cylindrée, mais sa conduite était des plus sportives. Il aimait prendre de l'angle, faire cirer l'embrayage, hurler l'accélérateur... et se retourner vers elle les yeux brillants lorsqu'il était content de ses trajectoires.

Ce soir d'avril, il avait monté le pas de l'Escalette à toute allure. Arrivé au sommet, il avait béquillé la moto. Et, face à la vallée, il avait sorti une bouteille de champagne et deux verres à pied de son top case.

« Qu'est-ce qu'on fête ? s'était étonnée Jacqueline.

— Je ne sais pas encore s'il va y avoir quelque chose à fêter, mais j'ai préféré prévoir. »

Posant bouteille et verres sur le muret qui bordait la route, il avait alors mis un genou à terre et l'avait regardée avec le plus grand sérieux.

« Jackie, est-ce que tu veux m'épouser ?

— Mais... Mais tu sais bien que ce n'est pas possible ! Je suis mariée !

— Je sais. Mais ça ne répond pas à la question. Si tu étais libre de le faire, est-ce que tu m'épouserai ?

— Évidemment...

— Alors, quand tu le seras, nous nous marierons. »

Et sans plus attendre, il avait sorti une fourchette de la poche intérieure de son blouson.

« Qu'est-ce que tu vas faire avec ça ?!

— Sabrer la bouteille.

— Avec une fourchette ? »

Malgré elle, malgré l'émotion qui l'avait saisie, malgré l'incongruité de la situation, ou à cause de tout cela à la fois, Jacqueline avait été prise d'un fou rire irrépressible en même temps qu'elle pleurait à chaudes larmes.

Il avait fallu que Charles sabre effectivement le champagne à l'aide de sa fourchette pour qu'elle retrouve son calme.

« Ça t'en bouche un coin, hein ?

— On peut dire ça, avait-elle répondu en s'essuyant les yeux.

— C'est surfait d'utiliser un sabre. La fourchette ou la petite cuiller, ça, c'est la classe ! »

Il avait rempli les deux verres, lui en avait tendu un, et, levant le sien, avait crié vers la vallée :

« À notre futur mariage ! »

Il avait ensuite fallu plusieurs semaines pour que Jacqueline trouve le courage d'évoquer un possible divorce avec Patrick Tournemire. Celui-ci n'avait tout d'abord montré aucune réaction. Puis, c'est d'un ton incroyablement détaché qu'il s'était exprimé.

« Tu me reproches d'être devenu un alcoolique ?

— Non, Patrick, je ne te reproche rien. Mais j'en aime un autre. »

L'homme, en face d'elle, avait sursauté.

« Un autre ? Tu as rencontré quelqu'un, ici, à Lodève ?

— Non. Il habite à Montpellier.

— Montpellier ? Mais tu n'y vas jamais !

— J'y suis allée quelques fois avec Isabelle l'été dernier. Depuis, il est venu plusieurs fois à Lodève. Il s'appelle Charles.

— C'était son prof, c'est ça ?

— Tu t'en souviens ?!

— Eh oui, tu vois. Ma fille ne voit même pas que j'existe, mais je m'intéresse à elle.

— Ne dis pas ça, voyons...

— Et pourquoi est-ce que je ne le dirais pas ? C'est la vérité ! »

Jacqueline n'en revenait pas du tour que prenait leur discussion. Elle lui annonçait son intention de divorcer et lui, au lieu de chercher à comprendre, au lieu d'essayer de la faire changer d'avis, il parlait d'Isabelle...

« Tu as pris un avocat ? avait-il soudain demandé.

— Non. Je voulais d'abord t'en parler. Voir ce que tu dirais...

— Et que veux-tu que je te dise ? Je me suis toujours demandé ce que tu m'avais trouvé. Pourquoi tu m'avais épousé. Ce qui me surprend, ce n'est pas que tu veuilles demander le divorce

aujourd'hui, c'est que tu sois restée ma femme pendant près de vingt ans. »

Dès le lendemain, tous les deux avaient entamé la procédure de divorce. Restait à prévenir les parents de Jacqueline. Ceux de Patrick n'étaient plus de ce monde, sa mère ayant suivi son mari dans la tombe au début du printemps.

Ce jour de mai, Jacqueline s'était présentée seule au domicile de ses parents à l'heure du café. Son père s'en était étonné.

« Patrick n'est pas avec toi ? Il est déjà reparti en mission ?

— Non, il n'est pas avec moi. Et non, il n'est pas reparti en mission. »

Jacques Berthet avait levé un sourcil.

« Alors, qu'est-ce qui se passe ?

— Je voulais vous parler seule.

— Assieds-toi, avait lancé Simone Berthet à sa fille. Je vais chercher le café. »

Dans un silence total, la mère de Jacqueline avait servi trois tasses sur la table basse du salon, pendant que son mari se préparait un cigare.

Lorsque tous trois avaient été confortablement installés, après que Jacques Berthet eut tiré sa première bouffée, Jacqueline s'était lancée, des nœuds dans l'estomac.

« C'est au sujet de Patrick et moi. »

En même temps, elle avait remarqué le clignement d'yeux de sa mère, cette façon bien à

elle qu'elle avait de l'encourager sans rien montrer, et le froncement de sourcils de son père.

« Oui ? avait interrogé ce dernier.

— Nous avons entamé une procédure de divorce.

— Bon Dieu de bon Dieu ! Mais où est-ce qu'il a la tête ?!

— Nous l'avons entamée ensemble, Papa. Nous sommes d'accord pour divorcer.

— Mais bon Dieu, qui divorce ?!

— Tout le monde, aujourd'hui. Cela n'a rien d'extraordinaire, tu sais. Des tas de gens se séparent. Pourquoi rester ensemble quand on se rend compte qu'on n'a plus rien à se dire ? »

Sans répondre, Jacques Berthet s'était levé, s'était posté quelques longues secondes devant la fenêtre, puis, signe de sa contrariété, avait posé son cigare sans même prendre la peine de le couper.

« Je sors », avait-il simplement dit.

Jacqueline et sa mère étaient restées sans bouger, sans parler, jusqu'à ce que le bruit de la porte d'entrée se refermant derrière le colonel Berthet se soit fait entendre.

« Il va lui falloir du temps, avait alors dit Simone, mais ça va aller.

— Et toi ? Tu ne dis rien ? »

Simone Berthet avait souri doucement.

« Moi, je m'attendais à quelque chose de ce genre depuis un moment.

— Ah bon ? Pourquoi ?
— Isabelle m’a expliqué, pour son professeur.
Son père. »
Décontenancée, Jacqueline avait manqué s’étouffer dans sa tasse de café.
« Comment ça ? Quand ?
— À Noël, l’année dernière. Quand elle a su. J’avais bien vu qu’elle était toute chamboulée. En revenant de la messe de minuit, elle m’a raconté.
— Et tu ne m’as rien dit ?!
— Je n’étais pas censée savoir. »
Jacqueline sentit une bouffée d’amour pour sa mère faire trembler les larmes au bord de ses paupières. Cette douceur, cette délicatesse, cette compréhension indéfectible... C’était du Simone tout craché.
S’asseyant à côté d’elle sur le canapé, bras autour de ses épaules, la jeune femme lui posa un baiser tremblant sur la joue. Simone sourit et caressa la sienne.
« Tu vas retrouver le père d’Isabelle, c’est ça ?
— Oui.
— Tu nous le présenteras bientôt, j’espère ! Enfin, il va falloir attendre que ton père se fasse à l’idée... »

Tout cela était bien loin, désormais. Jacques Berthet n'était plus. Son cheval Tonnerre non plus. Mais Jacqueline avait acquis une nouvelle monture. Une jument, cette fois. Par pur esprit de contradiction et de renouveau.

Lunas était devenu son antre, le lieu de toutes les grandes occasions. Et cette Toussaint 2012 en était une : la garde des Sceaux, Christiane Taubira, s'apprêtait à déposer en Conseil des ministres le mercredi suivant son projet de loi ouvrant le mariage aux couples de même sexe.

Les deux tribus étaient donc réunies au grand complet.

Maryvonne, Elena, Chloé et Clovis étaient arrivés en même temps, dans la vieille Clio de la jeune fille. Celle-ci avait tenu à conduire tout le monde. Après tout, elle arrivait déjà de Montpellier ! À Clermont-l'Hérault, Elena s'était un peu fait prier, et puis elle avait accédé à la demande de ses enfants.

« Maintenant, je peux te servir de chauffeur. Profites-en !

— Allez, Maman ! avait insisté Clovis. Ça va être trop bien !

— Et Mamyvonne ?

— Eh ben, elle va monter avec nous ! Elle est petite, ma Clio, mais on peut quand même y tenir à quatre ! »

Chloé avait donc repris le volant jusqu'à Lodève, puis Lunas. Pour l'occasion, elle avait même changé de playlist et toute la famille put entonner de vieux tubes de Renaud.

*C'est pas l'homme qui prend la mer
C'est la mer qui prend l'homme,
Mais elle prend pas la femme
Qui préfère la campagne*

*La mienne m'attend au port
Au bout de la jetée*

« Quand même, des fois, il chantait n'importe quoi, souffla la jeune fille, songeuse. Comme si on savait faire que ça : attendre.

— C'est sûr que c'est pas ton fort ! pouffa son frère.

— C'est quand même une jolie chanson », conclut Maryvonne.

À Lunas, Jacqueline et Charles étaient encore seuls avec Simone lorsque la Clio s'arrêta devant la maison. Aussitôt, Charles sortit et s'approcha de la voiture pour ouvrir la porte de Maryvonne.

« Madame... dit-il en s'inclinant cérémonieusement.

— Ne fais pas ton joli cœur ! Tu sais bien que ça ne marche pas, avec moi ! »

Et riant tous les deux, ils s'embrassèrent. Le temps où Maryvonne se méfiait de lui s'était envolé depuis longtemps. Elle avait appris à connaître le second mari de son amie. Et puis, force était de constater que Jacqueline était heureuse avec lui. Bien plus qu'elle ne l'avait jamais été pendant la durée de son mariage avec Patrick Tournemire. Rien que pour cela, il méritait toute sa considération.

« Je vois que la nouvelle génération prend les choses en main ! » lança ensuite Charles à Chloé avec un clin d'œil.

— Maman voulait pas ; elle avait peur ! » intervint Clovis.

Elena haussa les épaules.

« N'importe quoi ! Je me disais juste que ma voiture serait plus confortable pour Maman.

— C'est ça ! Dis que je suis une vieille femme, tant que tu y es ! » rit Maryvonne.

— Mais c'est ce que nous sommes ! » lança alors une voix rieuse depuis le perron.

Jacqueline arrivait, s'essuyant les mains sur un torchon de cuisine.

Les embrassades étaient à peine terminées entre les maîtres des lieux et les arrivants qu'un bruit de moteur se fit entendre. Toutes les têtes se tournèrent à l'unisson vers l'entrée de la propriété. Le C4 Picasso blanc de Maxime arrivait.

La voiture était à peine arrêtée que Marie, la benjamine de la famille, jaillissait par la portière arrière gauche. Elle était littéralement passée par-dessus son frère, et sans même jeter un regard vers le groupe, elle courut en direction des écuries.

« Marie, tu pourrais dire bonjour, quand même ! cria Isabelle en sortant à son tour du véhicule.

— Bonjour ! » hurla la fillette sans se retourner.

Charles se mit à rire et Isabelle leva les yeux au ciel.

« Elle m'épuise...

— Au moins, elle court ! ironisa son père en désignant du menton Jules qui semblait toujours se déplacer au ralenti.

— C'est vrai, acquiesça la jeune femme. Finalement, je ne sais pas ce qui me fatigue le plus : l'énergie débordante de Marie ou l'apathie des deux autres.

— Tant que ce n'est pas moi qui te fatigue... intervint Maxime.

— Oh, ça m'arrive aussi !

— Eh bien, bienvenue à tous ! » conclut Jacqueline, en riant elle aussi.

Isabelle embrassa sa mère. Rayonnante, comme d'habitude. Comment faisait-elle pour avoir l'air aussi jeune ? Elle qui paraissait tellement éteinte un quart de siècle plus tôt !

« Tu as l'air rêveuse, ma chérie ?

— Je me disais que l’amour t’allait bien »,
répondit Isabelle en serrant Jacqueline contre elle.

Comme souvent, lorsque les deux tribus se réunissaient à Lunas, Chloé et Louise échangeaient leurs places. La première prenait toujours plaisir à discuter avec Isabelle et toutes deux pouvaient passer des heures à regarder les photos de leurs œuvres respectives sur leurs smartphones. Quant à la seconde, elle se retrouvait invariablement aux côtés de Maryvonne avec Jules.

Depuis toujours, une complicité existait entre ces trois-là. Pourtant, à supposer, comme certains se plaisaient à le raconter, que les surdoués se reconnussent entre eux, c’est avec Jacqueline que Louise et Jules auraient dû entretenir un lien privilégié. Mais non.

Louise avait toujours préféré la tranquille assurance et le regard acéré de Maryvonne. Sa grand-mère, elle ne la « sentait » pas bien. C’était comme si, en dehors de Charles, rien ne l’intéressait vraiment.

Et puis, seule Maryvonne s’était toujours adressée à elle comme à une vraie personne. Pas comme à un bébé. Avec elle, on savait à quoi s’en tenir. Tout était clean.

En plus, elle militait pour Le Refuge.

« T’as vu ? attaquas d’emblée la jeune fille, le mariage pour tous va passer !

— On dirait bien. Parfois, les promesses de campagne ne sont pas des paroles en l'air !

— Mais attention, ça va chauffer, intervint Charles.

— Comment ça ? s'étonna Louise.

— Tout le monde n'est pas d'accord pour cette loi. Chez les cathos traditionalistes, ça grogne. Et ça va montrer les dents. »

Des rides de contrariété barrèrent le front de Maryvonne.

« On devrait les passer par le bûcher, comme ils le faisaient eux-mêmes avec les hérétiques à une époque... » grinça-t-elle.

Charles haussa les sourcils.

« C'est toi qui dis ça ? Toi qui es toujours si mesurée ? »

Maryvonne le toisa.

« Il faut croire qu'on a tous nos limites et nos capacités de pétages de plomb, comme disent les jeunes. »

Jacqueline avait suivi l'échange sans intervenir et regardait pensivement son amie de toujours. Plus de cinquante ans avaient passé depuis leur première rencontre, elles ne s'étaient guère quittées depuis, et pourtant Maryvonne arrivait encore à la surprendre.

Elle était tellement ancrée dans son époque, tellement active, tellement concernée par tout ce qui se passait... Comment faisait-elle ?

Mais là, avec cette loi qui se préparait, c'était encore autre chose.